

Des Illusions Désillusions

Raymond Prunier

Cette pièce est protégée de tout droit de représentation ; elle a été déposée à la SACD.

Scène 0

Les six femmes sont réparties isolément ou par groupes de deux dans la salle si l'on veut, Irène avec Mathilde, Angélique avec Bérénice et Jeanne avec Sylvie.

Marie-Paule, à peine sur scène, disparaît dans les coulisses, revient, mime la panique, murmure « C'est embêtant, c'est embêtant », court dans tous les sens, jette un coup d'œil effrayé au public, et dit : « C'est pas possible... je me battrais, la grosse honte ! », puis soudain s'immobilise, s'avance du fond de la scène à pas lents, se racle la gorge, inspire de toutes ses forces et se lance d'une voix tremblante.

Marie-Paule : Hem, euh, je suis désolée, vraiment désolée, j'avais, euh, j'avais tout préparé pour les femmes battues, euh, je veux dire, pour cette soirée contre les femmes battues.... Euh, j'avais prévu de faire venir des témoins... euh, des comment dit-on ? Oui, des victimes, enfin, des femmes battues... des victimes, c'est ça, elles devaient témoigner, elles étaient d'accord et puis là je suis obligée d'annuler la présentation, enfin euh.... la représentation, c'est dommage, elles étaient d'accord, elles ne sont pas là, voilà, pas là... peut-être un accident, non, je ne crois pas, non, enfin, peut-être, je ne sais pas...

Irène : *(se lève)* C'est la honte !

Marie-Paule : Je sais bien, j'ai honte vous savez, excusez-moi...

Mathilde : *(se lève)* Mais non, elle veut dire que ces femmes ont eu honte de venir témoigner en public...

Marie-Paule : Ah oui, bien sûr, elles ont eu honte, bien sûr, bien sûr... mais, je ne sais pas quoi faire.

Angélique : *(se lève)* On pourrait en discuter avec vous.

Bérénice : *(se lève)* Oui, oui, les femmes battues on connaît.

Marie-Paule : Enfin, ça ne s'improvise pas, il faut... il faudrait...

Jeanne : *(se lève)* Il faut rien du tout ! On se lance et c'est tout.

Marie-Paule : Je ne vous connais pas. Je ne sais pas si je peux, si je serai capable de... je ne vous connais pas !

Sylvie : *(se lève)* Eh bien justement, tu vas nous connaître, tu vas voir !

Marie-Paule : D'accord, d'accord, mais alors, pas toutes en même temps. Tenez, venez dans les coulisses.

(À Irène) Ah, mais que je suis bête, vous je vous connais, vous êtes Irène !

Irène : *(Pendant que les autres disparaissent)* Oui, oui, c'est moi ; on s'est rencontrées plusieurs fois. Vous, vous êtes Marie-Paule, l'assistante sociale.

Marie-Paule : C'est ça, c'est ça... *(Elles se serrent la main)* mais je ne vois pas en quoi ça intéresse le public de ...

Irène : Mais si, mais si ! Vous vous souvenez du premier jour où je suis venue vous voir, non ?

Marie-Paule : Très bien, comme si c'était hier, vous étiez tellement, comment dire, tellement perdue...

Irène : Bon, eh bien on va rejouer notre rencontre. Vous m'avez rendu un sacré service ce jour-là, c'était une aide immense, je ne l'oublierai jamais, donc à moi de vous aider. Venez dans les coulisses *(Elle la guide)* et on revient... *(au public)* à tout de suite mes petits agneaux, soyez sages !
(Elles reviennent un instant plus tard)

Irène : Vous comprenez, pendant ce temps, les autres vont avoir le loisir de préparer leurs trucs !

Marie-Paule : Oui, oui, si vous voulez, après tout, qu'est-ce qu'on risque, essayons ! *(Au public)* Bon, allez, on commence, scène 1 !!

Scène 1

Marie-Paule : Bonjour Irène ! (*Elle lui serre la main*)

Irène : Bonsoir !

Marie-Paule : Pourquoi bonsoir ? Il fait beau et c'est le matin !

Irène : Je ne sais plus dire « Bonjour » ; j'ai oublié, tous les jours sont des nuits qui se suivent !!

Marie-Paule : Bonjour quand même !

Irène : Bonsoir Madame !

Marie-Paule : Bon, je vois, je vois, je vois (*Silence*) Au fait, pourquoi vous m'appellez Madame, je suis l'assistante sociale, vous pouvez m'appeler Marie-Paule, ce sera plus simple, enfin je veux dire, plus sympa !

Irène : Non, j'ai peur, Madame... j'ai peur, Madame Marie-Paule !

Marie-Paule : (*riant*) Alors comme ça Madame Marie-Paule vous fait peur ? ! Elle est bien bonne, celle-là, mais je suis là pour vous aider, Irène, c'est mon métier.

Irène : Personne ne peut m'aider. Personne.

Marie-Paule : Pourquoi vous dites ça ?

Irène : Je suis une nulle, un zéro, **une** zéro plutôt.

Marie-Paule : Ah bon, c'est drôle... drôle, enfin façon de parler, vous êtes là, non ? Vous êtes venue, vous êtes quelqu'un donc, Irène. Vous êtes quelqu'un, pas un zéro.

Irène : Ça, c'est vous qui le dites ! ... Et puis, vous le savez bien, je ne voulais pas venir !

Marie-Paule : Bon, hem, écoutez, euh, allez, asseyez-vous, Irène, asseyez-vous.

Irène : Non, je préfère rester debout ! C'est mieux.

Marie-Paule : Euh, comme vous voudrez (*elle s'assied*), moi je m'installe, vous ne voulez pas, c'est bizarre...

Irène : Rester debout, c'est tout ce qui me reste. J'ai moins peur debout, moins peur, vous comprenez ?

Marie-Paule : Non. Pas du tout.

Irène : Il faut que je résiste, que je tienne le coup. Si je m'assieds, je vais m'effondrer et je ne pourrai plus résister.

Marie-Paule : Résister ? Mais à qui ?

Irène : À tout : le bonhomme qui a fichu le camp, les enfants qu'on veut m'enlever, les factures qui s'accumulent, tout, je vous dis, Marie-Paule, tout !

Marie-Paule : On peut faire quelque chose.

Irène : Mais non, vous perdez votre temps, je suis une nulle, une zéro je vous dis !

Marie-Paule : Arrêtez de dire ça ! C'est énervant à la fin !

Irène : Excusez-moi...

Marie-Paule : Ah non, vous n'allez pas en plus vous excuser, bon sang !

Irène : excus... pardon ! Euh...

Marie-Paule : Passons, passons ! Attendez, reprenons : hier, devant le supermarché quand je vous ai vue demander de l'argent aux clients qui sortaient, vous aviez l'air tellement... comment dire ? ... tellement honteuse que...

Irène : Je suis une zéro, même ça je ne sais pas le faire, demander des sous, faire la manche ! Même ça, je ne sais pas ! Je ne sais pas, je ne sais pas, je ne sais rien, rien ! Et il faut pourtant qu'ils mangent les petits... les petits et les grands !

Marie-Paule : Pourquoi vous n'êtes pas venue me voir plus tôt ?

Irène : Ben, vous voyez, je suis là, je suis venue ... mais bon, bof !

Marie-Paule : Si je ne vous avais pas vue par hasard, si je ne vous avais pas donné rendez-vous, vous seriez encore là-bas à faire la manche, non ?

Irène : Peut-être ! Quelle importance ? ! (*Elle hausse les épaules*)

Marie-Paule : Allez, on va être concrets ! Vos factures, on va s'en occuper. Les enfants, c'est six que vous avez, hein, c'est ça ?

Irène : Oui, six petits cœurs, quatre filles et deux gars ; toute ma vie, toute ma vie, toute ma vie ! Ils veulent me les enlever.

Marie-Paule : On va voir ça ! Je vous assure qu'il y a des lois, des lois en votre faveur, on peut arranger ça, mais ça dépend de vous.

Irène : Je ne peux plus payer le loyer, ni les vêtements des petits, ni la nourriture, j'ai des dettes partout, alors à la DDAS ils ont dit comme ça...

Marie-Paule : Je sais, j'ai lu le dossier.

Irène : Je suis une nulle, une zéro vous voyez bien ! Vous ne pouvez pas dire le contraire !

Marie-Paule : Mais non, mais non...

Irène : Mais si, mais si... (*Silence*)

Marie-Paule : Et pourquoi il est parti ?

Irène : Qui ?

Marie-Paule : Ben, votre mari, tiens !

Irène : Oh, le bonhomme, le bonhomme ! Mais regardez-moi, là debout, regardez-moi, vous comprendrez tout de suite ! On ne peut pas vivre avec une nulle pareille !

Marie-Paule : Oh, arrêtez avec ça, bon sang de bonsoir ! Qui est-ce qui vous a fourré ça dans la tête ?

Irène : Mon bonhomme tiens ! (*Silence*) ... mon père aussi, lui alors... qu'est-ce qu'il a pu me donner comme raclées celui-là ! Je ne savais rien faire qu'il disait, je prenais une assiette je la cassais, je laissais brûler la soupe, enfin tout le repassage, la lessive, rien, rien de rien ! J'avais peur, peur, une de ces peurs !

Marie-Paule : Et votre mari, il vous battait ?

Irène : C'était pas mon mari, on n'était pas mariés. Il n'a jamais voulu. Jamais. Je lui disais que pour les enfants c'était mieux, mais non, il ne voulait pas !

Marie-Paule : Oui, bon, mais répondez-moi...

Irène : Une vraie tête de mule, il ne voulait pas !! Mais euh...J'ai oublié votre question.

Marie-Paule : Vous le faites exprès...

Irène : Non, ne vous fâchez pas, je vous assure, qu'est-ce que vous voulez savoir encore ?

Marie-Paule : Votre mari, pardon, votre compagnon, dites-moi clairement, répondez-moi : est-ce qu'il vous battait lui aussi, comme votre père ?

Irène : Non, non...

Marie-Paule : Écoutez, permettez-moi d'insister, ça ne sortira pas d'ici...C'est important, ça vous donne des droits, alors répondez-moi : il vous battait ?

Irène : (*distraitement*) Un peu, un peu... Je peux m'asseoir ?

Marie-Paule : Mais bien sûr, je vous l'ai proposé tout à l'...Oh et puis faites comme vous le sentez !

Irène: Attendez, je m'assois ! (*Elle s'assied*) Voilà ! Ouf, ça fait du bien... On en était où ?

Marie-Paule : Vous me disiez qu'il vous battait un peu... C'est quoi « un peu »...

Irène : Ben un peu, normal quoi... un tout petit peu, un petit peu, un peu... (*vite*) Un peu tous les jours ! Mais on ne m'enlèvera pas mes petits cœurs hein ? Vous allez m'aider, c'est pas parce qu'il me battait que...(*Elle se penche en avant*)

vers elle) Vous allez m'aider, vous devez m'aider, il faut que vous m'aidiez, il le faut, Marie-Paule, il le faut... je vous en prie, Marie-Paule, je vous en prie !

Marie-Paule : Oui, oui, bien sûr, il y a toujours des solutions, je vous assure... on va commencer par les factures, alors il y a l'électricité, l'eau, les vêtements... (*La conversation s'arrête progressivement sur les énumérations*).

Scène 2

(*Angélique et Bérénice entrent en parlant*)

Angélique : Ah, dis-donc, ça doit faire mal !

Bérénice : Ben tu sais, quand tu te payes une poignée de porte sur l'arcade sourcilière, c'est normal (*rire*).

Angélique : Alors, comme ça, en pleine nuit, ma pauvre Bérénice !

Bérénice : Tu sais, il faut que je t'avoue quelque chose... euh...

Angélique : Ben vaz'y, n'aie pas peur, on est entre nous. (*Silence*)

Bérénice : ...Eh bien voilà : je suis somnambule, alors...

Angélique : Je ne savais pas ; tu ne me l'avais jamais dit.

Bérénice : C'est le genre de choses qu'on n'avoue pas facilement !

Angélique : (*Elle la saisit des deux mains et l'oblige à la regarder en face*) Enfin, Bérénice, ça fait vingt ans que je te connais, non ? À peu près vingt ans... T'aurais pu...

Bérénice : Je crois que j'ai un peu honte, tu sais, ne me force pas, s'il te plaît, Angélique... Somnambule, ce n'est pas drôle !

Angélique : Je ne voulais pas te mettre mal à l'aise, excuse-moi !

Bérénice : Non, non, c'est rien... (*Silence. Elles marchent à nouveau*) Les enfants vont bien ?

Angélique : Ben, Julien passe le bac et la petite entre en cinquième, déjà, tu te rends compte ?

Bérénice : Déjà, oui, déjà... que le temps passe !

Angélique : Oui, oui, et ton Jeannot, ça va l'école ?

Bérénice : Oui, enfin, là, il est un peu malade, le pauvre, alors on l'a mis chez ma mère.

Angélique : Pas grave au moins ?

Bérénice : Non, non, il fallait qu'il prenne un peu l'air de la campagne ; il est mieux qu'à la maison... et puis...

Angélique : Et puis quoi ?

Bérénice : Non, non, rien, Angélique, rien (*Silence*)

Angélique : Mais tu vas arrêter de te moquer de moi ? !! J'en ai marre !

Bérénice : Mais t'es folle ou quoi ? Qu'est-ce qui te prend ? Pour une fois qu'on prend le temps de se parler, voilà que ... !

Angélique : Justement, parlons z'en de se parler ! Mardi au téléphone, ta voix tremblait, ça s'entendait nettement. C'est pour ça que je voulais qu'on se voie !

Bérénice : Qu'on se voie, ça tombe plutôt mal avec mon coquart, là !... mais dis-donc au fait, qu'est-ce qui te permet de me surveiller comme ça, de vouloir tout savoir, et t'appelles ça une amie de vingt ans, toi ??!

Angélique : Quelle amitié à la gomme, toi et moi ! Pas un brin de confiance hein ?

Bérénice : Pourquoi tu dis ça ? Tu veux qu'on se fâche ? T'en as marre de me voir ? Tu es gonflée, tu me donnes rendez-vous chez toi dans ton jardin pour qu'on se dispute ? Dans le genre rencontre, on fait mieux ! En fait, t'es qu'une bête curieuse, toujours à vouloir savoir ce qui se passe chez les autres ! Tu m'invites et tout ça c'est pour me poser des questions qui me rendent malade ! On dirait que tu veux me persécuter, tu n'as vraiment aucun respect de la vie des autres. J'ai un œil au beurre noir et on dirait que tu en profites pour...

Angélique : C'est exactement le contraire.

Bérénice : Le contraire de quoi ?

Angélique : Je t'aime d'amitié vraie Bérénice, tu le sais bien.

Bérénice : Alors pourquoi tu me persécutes comme ça ?

Angélique : Je ne te persécute pas.

Bérénice : Qu'est-ce que ça serait alors ? T'es gonflée.

Angélique : Écoute toi ; écoute ce que tu dis.

Bérénice : Qu'est-ce que je dis ?

Angélique : Eh bien tu dis tout, mais tu ruses à chaque fois.

Bérénice : Tu veux dire que je mens ?

Angélique : Non, tu ne mens pas vraiment. Tu transformes légèrement ce qui se passe dans ta vie, sans doute parce que tu ne veux pas voir en face...

Bérénice : Voir en face quoi ?

Angélique : Tu me prends pour une imbécile ? C'est Gérard, hein ?

Bérénice : Mais qu'est-ce que vient faire mon mari dans cette histoire ? Quel manque de respect, indigne, c'est indigne ! Tiens, d'ailleurs, je m'en vais.

Angélique : Non, non, tu ne t'en vas pas. Tu restes là.

Bérénice : (*riant*) Tu prétends que tu vas m'enfermer dans ton jardin ? Elle est bien bonne celle-là ! Me voilà prisonnière !

Angélique : Oui, tu es prisonnière !

Bérénice : Arrête ça, je t'en prie, arrête !

Angélique : Tiens on va s'asseoir près du lilas !

Bérénice : Non, je rentre. (*Angélique tient Bérénice de toute la force de son bras*)

Angélique : Tu connais le langage des fleurs ?

Bérénice : Quelle question stupide !

Angélique : (*Elle montre les fleurs dans le jardin*) Le lilas, c'est la fleur qui symbolise l'amitié. Ça nous va bien, le lilas, non ? Et là, les marguerites, c'est le signe de l'extrême confiance. On ne peut pas faire mieux... (*Silence*) Tu ne l'aimes pas mon jardin ?

Bérénice : Si, si, mais il faut que je rentre. J'ai du travail.

Angélique : Tu vois le gardénia blanc, là-bas, eh bien il représente la sincérité.

Bérénice : Stoppe tes âneries sur les fleurs ! Marre ! La sincérité, je t'en ficherais, moi, de ta sincérité ! (*Silence*)

Angélique : La première fois que Gérard t'a battu c'était quand, je n'arrive pas à deviner ?! (*Silence. Elle lâche Bérénice*)

Bérénice : Comment tu sais ça ? Comment ?

Angélique : Je l'ai toujours su.

Bérénice : (*Fuyant son regard*) Ça a commencé dès les premiers mois du mariage, et ça n'a jamais cessé. Avec l'alcool, c'est devenu de pire en pire.

Angélique : Et là il s'en prend à Jeannot, à ton petit Jeannot, et tu l'as envoyé chez ta mère pour le protéger.

Bérénice : Comment ?... mais comment tu as deviné ?

Angélique : Tu me l'as dit à l'instant, oh bien sûr pas directement, mais c'était tellement transparent... transparent comme un bouquet de gardénias blancs. La sincérité, tu te souviens ?

Bérénice : Je vois, je vois. Pardonne-moi !

Angélique : Il n'y a rien à pardonner. Rien. Je comprends, tu sais, je comprends parfaitement.

Bérénice : Il faut que je rentre.

Angélique : Oui, rentrons. Il commence à faire froid.

Bérénice : Si je ne rentre pas à l'heure il va encore croire que...

Angélique : Que tu le trompes ! Avec un œil au beurre noir ! Allez, Bérénice, obéissons au gardénia blanc et jouons la sincérité. Viens, rentrons.

Bérénice : Tu veux... tu me... tu... tu ne m'en veux pas ?

Angélique : De quoi ?

Bérénice : Eh bien, le mensonge, là ; la somnambule et tout ça.

Angélique : J'avais déjà oublié. Je pensais aux lilas.

Bérénice : C'est quoi déjà ?

Angélique : L'amitié.

Bérénice : Et la marguerite ?

Angélique : L'extrême confiance. Tiens, on va donc mettre la marguerite près des lilas. Tu es prisonnière.

Bérénice : Tu veux dire que...

Angélique : Tu ne rentres pas chez toi. Tu es prisonnière dans ma maison, en attendant mieux.

Bérénice : Mais il faut que j'aille chercher des vêtements.

Angélique : Tu ne vas quand même pas rentrer ce dimanche chez toi. Il est soûl, il ne se rendra compte de rien ou il risque de te donner des coups, c'est bon, laisse ton Gérard. Les vêtements j'en ai une flopée.

Bérénice : Je voudrais... euh... merci ! Tu sais j'ai toujours espéré qu'il s'améliorerait, que j'allais le faire changer... que... que...

Angélique : Je vois, je vois, mais il n'est plus temps de te justifier, ce n'est pas peine, ne te fatigue pas ; une autre vie commence...

Bérénice ; Merci en tout cas, merci pour tout !

Angélique : Pas de merci ! Pas entre nous !

Bérénice : Et ton Jean-Pierre, qu'est-ce qu'il va dire ?

Angélique : T'en fais pas, mon mari, lui, c'est la télé ; le reste il s'en fiche un peu. Et puis, on lui dira que tu es somnambule et que tu as peur de rester la nuit seule chez toi, que ton mari est parti etc. etc.

Scène 3

- Sylvie : J'aime bien quand on fait la tarte comme ça à deux ; c'est plus sympa. Surtout avec toi, Jeanne, on voit que tu as l'habitude.
- Jeanne : Oui, tu sais quand j'avais vingt ans, je faisais déjà des tartes à mes neveux, tu sais les enfants de notre frère. J'entends encore leurs voix : « Tata, tu nous fait de la tarte à la rhubarbe ? » Je riaais, Sylvie, tu sais.
- Sylvie : Qu'est-ce qu'il y avait de drôle ?
- Jeanne : Je riaais en pensant au jour où je ferais de la tarte pour mes propres enfants ! Je me régalais d'avance.
- Sylvie : Comme aujourd'hui, donc !
- Jeanne : (*Soupire*) Oui, enfin, si on veut. Enfin, pour les enfants c'est bien !
- Sylvie : Je vois ce que tu veux dire ; entre temps la pâte s'est brisée.
- Jeanne : Tu l'as dit ! Une vraie pâte brisée ! Quel bazar !
- Sylvie : Quel hasard, oui ! Tu l'as rencontré où, toi, ton Joël, je ne me souviens jamais ?
- Jeanne : Ah ce jour là j'aurais mieux fait de me casser les deux bras ! Un quatorze juillet, la fête de la liberté ; liberté de mes... excuse-moi !
- Sylvie : Tu l'aimais ?
- Jeanne : J'étais folle de lui ! Tu parles, un brun aux yeux bleus, comme papa tu sais, et costaud avec ça ! Et puis, je pensais aux enfants, à la couleur du papier peint, au berceau.
- Sylvie : Et alors ? La suite, j'imagine que ça n'a pas été tout rose.
- Jeanne : Ben pour être franche, j'avais pas compris que les Joël du 14 juillet, ça carbure au rouge, et qu'avec des types comme ça, après, tous les jours ressemblent plutôt au onze novembre ! On est des vraies proies, tu sais, à cet âge là.
- Sylvie : Je sais, je sais. Mais surtout il était dur Joël, pour ce que je m'en souviens.
- Jeanne : Une vraie brute épaisse ! Rien à voir avec cette bonne pâte à tarte. Lui, les tartes, c'était pour ma poire !
- Sylvie : T'es dure, quand même !
- Jeanne : Ah fallait pas m'interroger sur lui ; c'est de ta faute !
- Sylvie : Enfin il est quand même mort fauché par une voiture...

Jeanne : C'est de sa faute ! Sur sa mobylette, il est était fin soûl, qu'est-ce que tu veux, c'est la vie ! Eh, il a quand même eu le temps de m'en laisser huit sur les bras ! Autant de tartes en moins pour moi et de tartes en plus pour les enfants !

Sylvie : Je vois, je vois. Moi, le mien c'est la cirrhose...

Jeanne : Tu as dû être soulagée !

Sylvie : Tu exagères toujours. Il était brave tu sais, mon mari. Oh, tu ne l'as pas bien connu, on habitait loin d'ici, c'est dommage ; je crois que la campagne lui manquait. À Paris, il était un peu perdu ; et puis, on n'a jamais pu avoir d'enfants.

Jeanne : Je sais. Moi, sans les enfants, je ne sais pas comment je ferais. À ta place, je me demande pourquoi je ferais des tartes.

Sylvie : Oh tu sais, sans mari ni enfants, on se blinde, on se construit une petite église fortifiée pour soi seul. Tu sais tu peux par exemple voyager plus facilement, des trucs comme ça... c'est bien, tu vois.

Jeanne : Ah non, ne me parle pas de ça ! Tiens remets un peu de rhubarbe sur celle-là ! Au fait, t'as jamais eu l'idée de t'en retrouver un autre, un moins alcoolique que le premier ?

Sylvie : M'interroge pas là-dessus, va...

Jeanne : Ça, ça veut dire que t'en as un autre et que tu ne veux pas le dire.

Sylvie : Oui, oui, oh je peux bien te le dire, il est gentil, mais j'ai inventé un truc pour pas refaire la même bêtise.

Jeanne : Et c'est quoi, ton truc ?

Sylvie : J'ai exigé qu'on n'habiterait jamais ensemble. Jamais.

Jeanne : Et il a bien voulu ? Eh ben, dis donc, t'as déniché la perle rare.

Sylvie : Non, je ne crois pas. Il est soûl tous les samedis. Les autres jours de la semaine, ça va. Donc le samedi, quand il passe, je le chasse.

Jeanne : À coups de balai ?

Sylvie : *(riant et montrant le rouleau à pâtisserie)* Non, avec ça !

Jeanne : Ah là, c'est très fort ! J'admire ! Tiens, au lieu de perdre quinze ans de ma vie avec Joël, j'aurais mieux fait de lui offrir des tartes au rouleau ! Vlan !

Sylvie : C'est drôle quand même à vingt ans, qu'est-ce qu'on peut rêver !

Jeanne : Crois-moi, c'est dans la tête qu'on a la meilleure vie.

Sylvie : C'est comme la tarte !

Jeanne : Comme la tarte ? Qu'est-ce que tu racontes ?

Sylvie : Ben le meilleur moment de la tarte, c'est quand on la prépare. Il faut beaucoup de temps. On raconte des histoires, comme nous à l'instant, et puis après, une fois sortie du four, malheureusement les enfants t'avalent ça en deux minutes.

Jeanne : Oui, mais c'est si beau à voir, les petits qui dévorent, c'est tellement mignon !

Sylvie : Tu as sûrement raison... je ne sais pas, je ne sais pas...

Scène 4

(Mathilde tricote en avant-scène. Une paroi la sépare des voisins que l'on ne voit jamais. On peut imaginer un dispositif en ombres chinoises.)

Mathilde : Il commence à pleuvoir. C'est normal ; on va vers la mauvaise saison. Tiens, le bébé s'agite, il donne des coups de pieds, il a peut-être hâte de sortir... Non, non... il veut que je bouge. *(Elle lui parle)* : « Tu sais, il faut que tu sois patient, encore trois mois dans le ventre de maman... et puis, tu vois, il pleut, reste donc tranquille ; ah là là, la jeunesse ! *(Elle rit)* Ah, tiens, je vais te dire où j'en suis, je finis le pull pour Martin, tu sais Martin, ton papa, quand tu entendras sa grosse voix, que tu verras ses grands yeux bruns avec un reflet orange à l'intérieur, son visage fin, tu verras, tu verras, ce sera bien, il est superbe, tu sais, il ne faudra pas avoir peur du tout, il est très gentil, très prévenant, un amour de papa ça va être, Martin, tu verras, je ne te raconte pas tout, j'en garde un peu pour la surprise de ta naissance, mais ce sera magnifique, je te le promets ! »

Le Voisin : Ah, toi et ton bâtard, j'en ai marre !

La Voisine : Bâtard toi-même ! *(On entend des bruits de chaises)*

Mathilde : Tiens, les voilà qui remettent ça ! On va entendre bientôt un bruit de porcelaine cassée *(On claque une assiette)* Qu'est-ce que je disais ?!!

Le Voisin : Traînée ! Ah, je me demande ce que je fais ici à me faire enguirlander à chaque fois que je rentre !

La Voisine : Mais si tu ne rentrais pas tous les soirs dans un état pareil !

Le Voisin : Quel état, quel état ? !!

La Voisine : Mais tu es fin soûl mon pauvre Gilbert !

Le Voisin : Eh bien, le pauvre Gilbert en a marre !

La Voisine : Tu l'as déjà dit !

Mathilde : Ah, ça c'est vrai !*(Elle sourit, tout en rattrapant ses mailles)*

La Voisine : *(On entend le claquement d'une gifle)* Tu vas me laisser, oui !

Le Voisin : Je ne te laisserai pas ! Ton bâtard, qu'est-ce qu'il fait ici avec nos enfants ? Hein, je te le demande !

La Voisine : C'est mon fils ! Il a autant le droit...

Le Voisin : Il n'a aucun droit ! (*On entend encore des coups*)

La Voisine : Arrête Gilbert, arrête !

Le Voisin : J'arrête quand je veux, espèce de garce ! Je suis chez moi, j'ai tous les droits. C'est ma maison. Je l'ai payée avec la sueur de mon travail !

La Voisine : Arrête, tu vas déranger les voisins !

Mathilde : Ça c'est vrai ! (*Elle reprend ses mailles en comptant*)

La Voisine : Tu n'as pas honte de me battre, moi, ta femme ?

Le Voisin : Non, pas honte du tout ! On n'est même pas mariés et tu as tout ce que tu mérites ! Tiens, on t'a vu en ville avec le contremaître... ah tu vois, je suis bien renseigné, tu vas me dire le contraire ?

La Voisine : Je lui ai dit bonjour, c'est tout. M'embête pas avec tes ragots de bistrot !

Le Voisin : Pas vrai... J'en suis sûr ! (*les coups reprennent*) Garce, garce, garce !

La Voisine : Au secours ! Il est fou... Les enfants, allez dans la chambre. Il est fou ! Votre père est devenu fou !

Le Voisin : Mais pas du tout ! Je t'aime espèce de traînée !

La Voisine : Tu m'aimes et tu me tapes dessus ?

Le Voisin : C'est parce que je t'aime !

La Voisine : Mais enlève tes sales pattes de là, arrête de me cogner dessus ! Au secours !

Mathilde : Bon, moi, j'appelle. Qu'est-ce que tu en penses mon bébé ? T'es d'accord, hein ? (*Elle décroche*) : « La police ? ... Oui, on est au 28 de l'avenue Jean-Jaurès, premier étage, oui, c'est les voisins... le voisin, il la bat... oui, comme l'autre jour... mais là, ça a l'air plus violent ... oui au 28, oui, l'autre jour déjà, je sais, je sais... oui, mais j'ai peur pour elle cette fois...non, non, ça ne se calme pas... c'est inquiétant... je suis très embêtée, oui, je sais, vous êtes déjà venus plusieurs fois, je sais, oui... non... oui... terrible ! Bon... d'accord... oui, oui, d'accord, je ne bouge pas » (*Elle raccroche*) Tu vois bébé, ils vont venir, j'ai bien fait d'appeler, mais non, ne bouge pas comme ça, ça va passer !

La Voisine : Oh, quand je pense que ça fait presque dix ans que ça dure ! Monstre, va !

Le Voisin : Monstre ! Ben tiens ! Et quand tu étais enceinte de ton bâtard, qui est-ce qui a bien voulu de toi, traînée ?? Je ne t'aime pas peut-être ?

La Voisine : C'est pas une preuve !

Le Voisin : Ah mais que si que c'est une preuve que je t'aime ! (*Bruit d'assiettes cassées*)

La Voisine : Non, arrête !

Le Voisin : Je vais me gêner ! Je suis chez moi ! (*On entend encore des bruits de verre brisé*) Oh tiens, j'en ai assez ! Je vais aller me coucher !

Mathilde : Tant mieux !

La Voisine : Tant mieux ! Va cuver ton vin ! Ivrogne, sale type ! Jaloux !

Mathilde : (*Elle crie*) Bien dit ! T'as raison !... Sale bonhomme ! (*Elle change de ton*)
Ben, qu'est-ce qui me prend ? Je deviens folle, moi... Enfin, ça y'est bébé, on va être tranquille. (*On entend au loin la sirène de la voiture de police*).

Scène 5

(Elle semble ouvrir une porte, entre lentement et tâte les murs, le sol, fait le tour d'une pièce fictive, caresse des mains, des bras, de tout le corps, les lieux qui sont censés représenter une chambre où elle a vécu autrefois. Elle colle sa joue sur le sol, comme si elle voulait entendre des pas, embrasse le sol, tout le corps allongé.

Elle s'installe ensuite en tailleur très lentement et commence à parler. Vers la fin, tout en parlant, elle s'éloigne de la scène et semble sortir par une porte.)

Je n'ai plus de mots.

Je n'ai que mes mains, mes pas, ma joue, mon corps pour me rappeler, puisque les enfants s'en sont allés et que l'Autre est parti là-bas en hurlant, comme toujours, pour toujours. C'était il y a si longtemps.

Je me bouche les oreilles tant ce silence fait de bruit. La chaux blanche des murs c'est toutes les couleurs assemblées... le silence, ici, c'est tous les bruits ramassés, tassés, les voix chères qui se sont tues et celles de l'horreur qui ne cessent de résonner, elles me sonnent, ne cessent de m'humilier en ces lieux où le bonheur pourtant s'éleva parfois, c'est vrai, mais si bref, le bonheur... si bref, si peu, si peu.

Je n'ai plus de mots mais je me souviens des bras du bonheur, une ombre fugitive dans les nuits chaudes, puis les rires des enfants, leurs échos innocents, ignorant ce qui se passait entre lui... entre lui... et moi... Non, non, les enfants savaient, bien sûr, ils savaient... ils savaient... je le voyais à leurs paupières lourdes lorsqu'ils me souriaient, à cette façon souple qu'ils avaient de se dérober au regard de leur père... leur père... un bien beau mot pour nommer ce... ce quoi ? Je ne sais plus.

Je n'ai plus de mots.

Je n'ai aucun mot pour le qualifier, le nommer, j'ai oublié son nom, alors que j'ai mis tant de temps à m'en défaire, à quitter ces murs loin de lui, ces murs, ma prison, ma prison, ma maison, ma vie de « hors la vie » comme il y a des hors la loi... d'ailleurs il était hors la loi, et j'étais comme lui, hors la loi dans les murs d'intimité qui suintent encore notre côtoiement hostile.

Je n'ai plus de mots...mais je n'ai jamais eu de mots. Lui en avait en quantité...de sales mots répugnants... non, non ! N'y pense pas... ne les évoque pas, ils pourraient revenir, se jeter sur toi, t'étouffer de honte. Je me demande s'il n'aurait pas mieux valu qu'il me... non, non, pas les coups, ne pas y penser... les mots blessent plus sûrement... les insultes résonnent dans cette chambre vide, heureusement vide, superbement vide...Des murs lépreux le plâtre pleure, on dirait mes joues creusées par ses insultes.

Tiens, voilà le silence qui revient. Un vrai silence cette fois. Je peux fermer la porte. Pas de mots. Plus de mots.

Je n'ai plus de mots. Je vais peut-être pouvoir recommencer à parler.

Scène 6

(Les six actrices récitent une strophe à tour de rôle en avançant d'un pas)

Alors voilà doucement ça a commencé
Tout doucement sur la pointe des pieds
Il disait que je ne savais pas cuisiner
Du moins sa mère je ne pouvais pas l'égaliser
Je répondais Jean-Pierre regarde ta télé

Et puis voilà qu'est venue la joie d'enfanter
J'ai pleuré d'émotion il a fait une tête d'enterré
J'ai tout fait pour que les enfants soient gardés
Je tenais à travailler car j'aimais trop ma liberté
Et mon Jean-Pierre toujours devant sa télé

Or les enfants la nuit me tenaient éveillée
Je lui disais range la vaisselle s'il te plaît
Tu pourrais voir pour réparer la machine à laver
Tu devrais changer l'ampoule de l'entrée
L'autre rien toujours affalé devant sa télé

Il n'ouvrait son gosier que pour manger ou critiquer
Me débinait élégamment devant les enfants étonnés
Me rabrouait si bien qu'un jour d'été
Un jour qu'il m'avait fichu une raclée
Un jour qu'il était devant sa télé

Ah oui tiens j'avais complètement oublié
De préciser qu'il me donnait des avoïnées
Un jour où les enfants étaient partis jouer
Debout je faisais la cuisine exaspérée
Lui vautre au canapé il regardait sa télé

Devant l'écran je me suis plantée
Du couteau je serrais la poignée
Il me dit Tu vas pas m'étriper
Moi ça me donne une idée
Et je le trucide devant sa télé

Puis en petit morceaux je l'ai découpé
Comme une sale bête qu'il a toujours été
J'ai placé les bouts dans des sacs plastifiés
J'ai descendu tout ça dans une benne de chantier
Je suis remontée et j'ai enfin éteint la télé

J'ai passé le couteau sous l'eau du robinet
J'ai dû me changer le sang avait giclé
Les enfants sont rentrés ils avaient bien joué
Ils n'ont rien remarqué du tout c'est vrai
Il était toujours vivant là devant sa télé

En réalité dans ma tête j'avais tout inventé
Il ne s'était absolument rien passé
Avec mon couteau dans la cuisine surchauffée
J'avais juste découpé un bon poulet fermier
Alors sans rêver cette fois résolue j'ai éteint la télé

Il a hurlé menacé insulté
Mon couteau à la main je lui ai crié
Assez... Comme un agneau il s'est levé
Sans parler sans regret sans objecter
(Hé c'est pas un truc que j'ai vu à la télé)

Il n'a pas protesté il s'est sauvé comme un mauvais
Il n'a pas accordé un regard au dernier-né
Les enfants il ne les avait jamais embrassés
Il n'aimait que son petit nombril fripé
Et sa fichue damnée cochonnerie de télé

A mon histoire désolée
Y'a pas de moralité

Scène 7

(Les deux femmes doivent donner l'impression d'être surprises dans une conversation qui a commencé avant le début de la scène et que l'on entend seulement maintenant se développer. Elles marchent, puis elles s'arrêtent de temps en temps et se font face en se regardant dans les yeux.)

Bérénice : Une histoire de fou... enfin, de folle !

Angélique : Tu lui as dit quoi ?

Bérénice : Rien de plus que ce que je t'ai dit.

Angélique : Et alors ?

Bérénice : J'ai eu droit à tous les noms d'oiseaux. Une vraie volière ! Que des insultes !

Angélique : En bref, elle t'a dit que tu devais te mêler de tes affaires, que ce n'était pas tes oignons.

Bérénice : C'est ça, à peu près, oui... oui. Mais j'ai dit que c'était la loi, qu'on n'avait pas le droit.

Angélique : Et tu me dis que je la connaîtrais, moi, cette femme ? C'est bizarre, tu dis qu'elle avait les cheveux comment ?

Bérénice : Tu sais, les cheveux blonds filasse, en boucles très serrées, frisées, tu vois ?

Angélique : Elle a nos âges, tu dis qu'elle est un peu petite, mais je ne vois pas, vraiment pas.

Bérénice : Elle est voûtée, penchée en avant... Tiens, ça me revient, je vous ai croisées, tu étais avec elle au supermarché, tu sais, il y a deux semaines, tout juste si elle m'a dit bonjour.

Angélique : Ah, oui, excuse-moi, j'aurais dû m'en douter, c'est Annick, la pauvre !

Bérénice : Comment ça, la pauvre ? Non, mais battre son fils, son petit bout de chou, il avait quoi ?, huit ans, avec une violence pareille, des gifles, des coups de pieds !

Angélique : Arrête ! Tu me l'as déjà dit !

Bérénice : Arrête, arrête ! Mais c'est horrible ! Je n'ai pas pu m'en empêcher, et il y avait du monde à la poste ; le petit criait et elle hurlait, une vraie folle !

Angélique : Calme toi, calme toi !

Bérénice : Écoute, ton Annick, je ne comprends même pas que...tu sais, du plat de la main sur sa joue à pleine volée, et les coups de pieds dans les tibias... et les gens dans la poste qui ne levaient pas le petit doigt, ils faisaient semblant de ne pas entendre, quel monde, mais quel monde ! Que des lâches, des lâches, rien que des lâches !

Angélique : Arrête ! Si tu savais !

Bérénice : Je sais seulement que c'était un petit bonhomme tout chétif, humilié en public par sa mère, voilà ce que je sais !

Angélique : *(Elle pose ses deux mains sur les épaules de Bérénice)* Écoute, ma belle...

Bérénice : Ça va, hein ? Je ne suis pas ta belle ! *(Elle ôte brutalement les bras d'Angélique de ses épaules)* Et puis, ne me parle pas sur ce ton ridicule ! *(Silence)* Tiens, dis-moi, toi qui la connais si bien, qu'est-ce que tu aurais fait à ma place ? Quand même... un petit gars si mignon avec ses yeux bleus plein de larmes. On fait quoi dans ce cas là ? Allez... va z'y ! Raconte !

Angélique : Tu as raison, tu as bien fait, tu as très bien fait !

Bérénice : Ah, quand même ! On ne peut tout de même pas... un enfant, un petit haut comme trois pommes... et j'ai bien fait, je suis heureuse enfin de te l'entendre dire ! J'ai bien fait, tu parles, bien sûr que j'ai bien fait de lui dire que c'était interdit par la loi de battre ses enfants !

Angélique : Tu sais, ça n'est pas si simple !

Bérénice : Non, attends, je m'en tiens à ce que j'ai vu ; c'est ce que j'ai vu et c'est ce que j'ai fait ! On ne va pas recommencer à se disputer ! Tout ça parce que Annick est ton amie... entre parenthèses tu choisis bien mal tes amies.

Angélique : Et toi ?

Bérénice : Quoi, moi ?

Angélique : Tu es mon amie.

Bérénice : Oui... c'est vrai... mais j'en conclus que les amies de mes amies ne sont pas forcément mes amies !

Angélique : Si tu savais...

Bérénice : Tu vas arrêter avec tes « Si tu savais, si tu savais »... Bon sang, mais si tu sais quelque chose, dis-le !

Angélique : J'ignore si j'en ai le droit. C'est tellement... comment dire ? C'est tellement intime, personnel, pauvre Annick !

Bérénice : Tu prétends que tu es mon amie ! Allez, déballe ! Allez, parle ! Ouvre ce « si tu savais », ce silence mauvais qui ravage notre relation ! Ce silence qui tue tout dialogue, ce silence qui étouffe le malheur dans l'œuf, car je me doute bien que c'est du malheur à la tonne qui se cache derrière ton « si tu savais ». Allez, courage !

Angélique : Tu as raison.

Bérénice : Je note que ça fait deux fois que j'ai raison.

Angélique : Tu as raison, trois fois raison. Voilà (*Silence, elle prend son souffle*) : ce qu'elle fait à son fils, son mari le lui fait tous les jours.

Bérénice : Il la bat ?

Angélique : Oui, et pire que ça !

Bérénice : Et c'est donc un prétexte magnifique pour qu'elle maltraite ce mignon petit gars qui ne demandait rien à personne, même pas à venir au monde ! C'est une histoire absurde ! Ça n'excuse rien !

Angélique : Non... enfin, oui ! Pardonne-moi, ce n'est pas ce que je voulais dire. (*Silence*) Oh, je ne sais pas, tu vois certains soirs... certains soirs, euh... je ne sais plus...

Bérénice : Va z' y bon sang, lâche toi !

Angélique : Certains soirs... euh, je ne devrais pas le dire... mais bon, certains soirs, elle arrive en larmes – elle habite à deux pas d'ici, tu sais la maison en toit d'ardoise – elle a des bleus, des bosses, elle ne peut pas parler, elle a honte même de sonner, elle attend en pleurs sur les marches du perron, j'ouvre la porte, je ne dis rien, parfois elle murmure : « le petit, ah s'il n'y avait pas le petit ! »... elle essuie ses yeux, je mets de la pommade sur ses plaies, une demi-heure après, elle est repartie.

Bérénice : Elle reste avec sa brute immonde de mari à cause de ce petit gars que dans la journée elle cogne pour se venger. Difficile de faire plus atroce ! Et les services sociaux ?

Angélique : Elle n'ose pas. Elle redoute qu'on le place, qu'on le lui arrache.

Bérénice : Attends ! Mais puisqu'elle le bat, c'est quoi cet attachement tordu à un enfant qu'elle maltraite ?

Angélique : Très bonne question ! Je n'ai pas la réponse. Elle dit qu'elle l'aime.

Bérénice : Qu'elle aime son fils ?

Angélique : Ça, c'est une évidence !

Bérénice : À la poste c'était en effet très très évident !

- Angélique : Oh, arrête ton ironie, je t'en prie c'est déjà assez dur comme ça. Non, elle dit aussi qu'elle aime son mari et qu'il l'aime.
- Bérénice : Il l'aime donc il la bat, il la bat parce qu'il l'aime et elle reste avec lui parce qu'elle l'aime et qu'il lui dit qu'il l'aime en la battant, sans oublier le petit qu'elle bat parce qu'elle l'aime ! Tout le monde se cogne, tout le monde s'aime, et l'amour au lieu d'être affection et protection devient plaies et bosses ! Bravo ! Jolie mentalité ! Quel méli-mélo ! Quel mélo ! Quel mélodrame ! On est où, là ? Pourquoi donc parfois le monde tourne-t-il à l'envers ?
- Angélique : On dirait qu'ils sont liés l'un à l'autre, que leur fils serre encore davantage les liens brutaux qui les attache... je ne vois pas trop comment on pourrait sortir de ce piège cruel...
- Bérénice : Il faut prévenir les services sociaux. La loi doit trancher ce nœud de vipères. Je vais le faire. Ne dis pas non, ce n'est pas la peine, tu es trop proche, on va voir, je vais m'en occuper... *(Elles s'en vont en continuant leur conversation dont l'intensité diminue progressivement)*

Scène 8

Une très vieille femme est assise de trois quarts dans un fauteuil à bascule, une couverture sur les genoux. Elle s'adresse à une journaliste qu'on ne voit pas et dont on n'entend pas les questions. Chaque paragraphe laisse supposer une nouvelle question. Il faut laisser entre chaque paragraphe un temps d'attente, où l'actrice mime l'écoute de la question.

Oh vous savez, moi, ma bonne dame, je n'ai pas grand-chose à dire. C'est quoi le nom de votre canard ?

Ah oui, c'est ça, « Femmes », ça s'appelle « Femmes », oui, un mensuel, ça paraît tous les mois quoi...

Ah c'est pour un numéro spécial, sur quoi, vous dites ?

Sur les violences conjugales ?! Tu parles d'un sujet à la graisse de chevaux de bois... les violences conjugales, je t'en ficherais, moi, vous ne pouvez pas choisir un titre plus... comment dire... oh, ma pauvre tête... comment dire ? un titre plus vrai, « violences conjugales », mais c'est n'importe quoi, on n'entend pas les gifles, les cris, les gémissements.. c'est un cache – misère votre truc !

Comment ? Un autre titre ?!! Mais je n'en sais rien moi, je ne sais pas ma bonne dame, faudrait dire un truc du genre : les femmes battues, cognées, humiliées, traînées dans la boue... oh, je ne sais pas, ma pauvre tête... et puis ce n'est pas à moi de faire votre boulot, dites-donc ! Non, non, débrouillez-vous !

Oui, oui, c'est ça, j'ai toujours habité dans cette maison isolée ; c'était Jacques qui en avait hérité.

Oui, Jacques c'était mon bonhomme, pas mon mari, s'il vous plaît, pas mon mari. Un mari c'est attentif, un bonhomme, ça rentre, ça sort, ça cogne... enfin, un mari c'est tout le contraire de mon Jacquot de la mort, c'est du solide un mari, ça parle doux... oh ma pauvre tête... Lui mon Jacquot c'était dans le genre brute épaisse, si vous voyez ce que je veux dire.

On était isolés, oui, oui, isolés, je vous dis. Pas la maison seulement, la bonne femme aussi, moi, oui, moi, avec les enfants, nous, isolés, c'est clair ? Oh, ma pauvre tête... faut tout vous expliquer à vous... dites-donc, vous avez fait des études ?

Ah ben, heureusement, qu'est-ce que ça serait !

Les coups ? Ah oui, alors ! Il cognait sur tout ce qui bouge... et dans une maison, qui est-ce qui bouge ? Je vous le demande, ben oui, la bonne femme, moi, oui, moi, et les enfants aussi.

Comment ? Mais parlez plus fort ! Ah ma pauvre tête ! Pourquoi je ne suis pas partie avec les enfants ? Ben, je n'ai pas le permis de conduire figurez-vous et à supposer que j'aie eu le permis, y aurait encore fallu que j'aie une voiture.

Oui, je sais, je sais, oh ma pauvre tête, oui, oui, j'aurais pu partir à pied, ça c'est vrai. Pour une fois que vous faites une remarque intelligente. Attendez, laissez-moi réfléchir, reprenons : pourquoi je ne suis pas partie... oui, à pied, oui, avec les enfants, attendez, je vais vous répondre.

Mais attendez, bon sang !! Oh les journalistes, toujours pressés...C'est une manie, chez vous !

Là, voilà, tranquille, une minute, on se pose...

Oui, oui, je sais ce que je dois dire, mais c'est dur à venir, attendez. Oh, ma pauvre tête...

Eh bien, je ne suis pas partie parce que j'espérais. Avec mes huit enfants, j'espérais...

J'espérais quoi ? Ah, ça c'est dur à dire, bon sang, vous en avez de ces questions... j'espérais quoi ?

Attendez. Oh, ma pauvre tête, j'espérais figurez-vous, j'espérais qu'il se corrigerait, j'espérais pouvoir le calmer, le Jacquot de la mort. Vous savez ce que c'est une maison avec huit enfants, avec des tables, des chaises, des lits, du chauffage, une cuisine, des assiettes et de quoi manger. On ne peut pas quitter ça comme ça, oh ma pauvre tête. On a toujours l'espoir d'améliorer le butor, d'appivoiser la bête. On l'aime quoi, on l'aime quand même... malgré tout.

Et pourquoi on espère ça ? Eh bien pour que ça continue, pour que ça reste comme c'est. Je me croyais assez maligne pour le ramener à la raison, le garder à la maison, l'améliorer, le rendre meilleur, le ramener, le ramener tout court, voilà pourquoi je suis restée avec mes huit, voilà, voilà... malgré les coups, avec mes huit... pour que ça reste comme c'est...

Non, non, ne me remerciez pas, de rien... oui, ah vous avez encore une question ? Allez-y, oui, oui, oh tant qu'on y est... vous savez, je n'attends plus rien, vous savez, j'ai tout mon temps, oui, allez-y...

Qu'est-ce qu'il est devenu ? Lui ? Le Jacquot de la mort ? Un arbre, ma bonne dame, un arbre, il est venu l'embrasser en plein dans le capot. Dérapage, verglas... Oui, c'était pas beau à voir !

De la peine ? J'ai éprouvé de la peine ? Non, mais vous rigolez ma bonne dame, oh ma pauvre tête, vous rigolez...

Et après ? Après quoi ? Ah oui, après sa mort, oh ben, après, les aînés sont allés au boulot, et ils ont partagé leur paye avec nous, c'était drôlement agréable. Je faisais des confitures à la framboise, pas de la gelée hein, non, non, de la confiture de framboise, c'est bien meilleur, ça croque sous la dent, et puis j'avais mes patates, mes poules, tout ça... ah tiens, il me revient un truc, ça ne vous intéresse peut-être pas pour votre canard, euh pardon, pour votre mensuel...

Je vous le dis comme ça, hein, vous le mettez ou pas dans votre canard, je m'en fiche. Oui, oui, un truc marrant, enfin, pas marrant, mais curieux. Voilà, on avait un coq, un gros hein, il chantait bien, il faisait bien son travail de coq avec les poules, ça on ne peut pas dire, un vrai gros coq... on l'avait baptisé Jacquot, je ne sais pas pourquoi, oui, oui, Jacquot... Et puis, un

jour un de mes fils arrive, tranquille, il sort de sa voiture, et voilà notre Jacquot qui se jette à sa figure, dis-donc, il essaie de lui becqueter les yeux en lui sautant à la tête, on aurait dit qu'il le guettait. Vers le soir, dès que le coq est rentré dans l'appentis avec ses poules, moi, je l'ai attrapé et je lui ai tordu le cou dans le soleil couchant, les rayons ont rosi un instant ses plumes, près de la mare... c'était brutal, du travail bien fait. Je l'ai préparé le soir même, j'en ai fait un coq en pâte et il a fallu une semaine pour le manger. Qu'est-ce qu'on s'est régalez ! C'était bon !

Oui, je me demande pourquoi je vous raconte ça...

Non, non, je n'ai plus mal à la tête. Ça me fait du bien de vous parler de tout ça, mais quand ça paraîtra dans votre canard, ne citez pas mon nom, hein, je ne veux pas.

Ben, parce qu'il n'y a aucune gloire à être une femme battue, tiens. Aucune. Non, aucune. Et puis, c'est du passé. Assez de ressasser le passé.

Merci, oui, oui, allez-vous en. C'est mieux !

Non, ça n'est pas la peine, non, non, je ne le lirai pas.

Non, je vous dis, ne me l'envoyez pas. Gardez votre canard, je ne lis jamais les journaux.

Ce que je fais ? Je rêve, ma bonne dame, je goûte chaque instant, je n'ai pas le temps de faire autre chose. C'est ma vie, je rêve. Il paraît qu'il y a des gens qui ne rêvent jamais, moi, je les plains, moi, je rêve jour et nuit. Je rêve, oui, oui, je rêve... faut bien rattraper, hein, faut bien, oui, oui, faut bien...

Scène 9

(Les six femmes sont assises par groupes de deux ; Marie-Paule reste debout un peu à l'écart, pour laisser les six femmes face au public ; la répartition des groupes peut se faire de manière aléatoire ou en demi-cercle. Lorsqu'elles interviennent, elles se lèvent, les autres restent assises, comme un public. Après leurs interventions, elles reprennent leur place et les suivantes n'attendent pas qu'elles soient assises pour intervenir : on devra donner l'impression d'un enchaînement naturel... On peut également imaginer qu'elles restent debout en demi-cercle, face au public).

Jeanne : Qu'est-ce que j'ai bien pu faire pour que ça m'arrive à moi ? Tu peux m'expliquer ? Quelle faute ai-je commise, dis-moi, quelle faute ?

Marie Paule : Personne n'est coupable.

Jeanne : Enfin, ce cauchemar, je ne l'ai pas rêvé, tu veux que je te montre les traces ?

Sylvie : Non, ça va, on connaît. On sait toutes ici que...

Jeanne : Alors la cause, le pourquoi, c'est où ? Réponds !

Irène : *(Interrompt en criant)* Dimanche ! Mercredi ! Samedi ! Mardi ! Vendredi !
Lundi ! Jeudi ! etc... et ça toute l'année !

Mathilde : Qu'est-ce que tu racontes ?

Irène : *(très vite)* Dimanche, mercredi, samedi, mardi, vendredi, lundi, jeudi, *(elle reprend son souffle et parle clairement et distinctement)* : en France, tous les trois jours, une femme meurt de violences conjugales. Tous les trois jours !

Mathilde : À croire qu'il y a moins de risques à traverser la rue qu'à épouser un bonhomme !

Jeanne : Mais qu'est-ce qu'on a bien pu faire pour que ça tombe sur nous ?

Sylvie : Au début c'est frais, le lit s'étale dans une vaste ombre bienveillante, puis, sur le fil des jours, les draps sèchent, se froissent, s'effilochent ; à la première gifle tu es à peine étonnée et chaque nuit la taie d'oreiller devient bientôt la confidente de tes larmes et tu ne sais pas pourquoi. Et tu ne le sauras jamais.

Jeanne : Attends, reposons la question quand même : pourquoi moi ? Pourquoi nous ?
(Silence)

Angélique : On se sent coupables, c'est étrange. On se persuade qu'on l'a voulu, qu'on l'a cherché et l'autre se charge bien de t'en convaincre.

Bérénice : J'entends une voix qui dit : « Tu ne l'as pas volé »... On dirait que c'est lui qui parle. LUI !LUI ! LUI ! Toujours LUI !

Marie Paule : Arrêtez ! Je vous en supplie ne ressassez plus ! Oubliez, non, n'oubliez pas, excusez-moi, je ne sais plus ce que je dis...euh... attendez, on a compris, c'est bon, c'est bon, c'est bon...

Irène : « C'est bon », tu as de ces mots, c'est pas bon du tout !

Marie Paule : Oh, façon de parler...

Mathilde : Alors change ta façon de parler !

Marie Paule : On va plutôt changer de direction ! En avant toutes ! Interdit d'évoquer le passé ! Chassez vos regrets, remballez rages et remords, ouvrez les fenêtres et dites le présent, le futur, enfin ce que vous vivez au jour le jour !

Jeanne : *(Se lève avec difficulté)* Le futur ? L'avenir ? Non, mais tu nous as vues ? Tu veux qu'on te le chante rose bonbon avec des fleufleurs et des bisous bisous ? Après nos dizaines d'années de mépris sur les épaules on a plutôt l'air de clowns tristes enfermés dans une cage. *(Silence)*

Sylvie : *(Se lève d'un bond, ouvre la bouche, mais hésite à parler)* Euh...euh...moi, moi, euh... je prends des cours de chant, je sais que c'est risible, c'est ridicule, mais...

Marie Paule : Risible ? Ridicule ? Mais pas du tout ! Voilà, voilà, voilà, ça c'est intéressant ! Heu, pardonne ma question : comment ça t'est venu ?

Sylvie : Je peux raconter ? Je ne sais pas si j'ai le droit !

Marie Paule : Bien sûr que tu en as le droit... Va z'y lance-toi !

Sylvie : Eh bien voilà : avant, très jeune, au conservatoire, je chantais, de tout mon corps, pas seulement avec les cordes vocales, tu sais, non, avec le corps entier, de la racine des cheveux jusqu'à la plante des pieds.

Jeanne : La plante des pieds, qu'est-ce qu'il faut pas entendre, je t'en ficherais moi, chanter avec la plante des pieds !

Sylvie : *(Néglige l'intervention de Jeanne)* À la première raclée de ma brute de bonhomme, dis-donc, ma voix s'est cassée en mille éclats, comme un vitrail

brisé, je ne sais pas pourquoi, je ne pouvais plus chanter, et là depuis qu'il est mort, je rechante, tout le temps, même au travail, je chante dans ma tête.

Jeanne : La thérapie par les tralala ! Ah là là !

Irène : Non, non, elle a raison avec son chant. Nous, avec Mathilde on a réappris à marcher, à manger, à dormir, enfin... à vivre.

Mathilde : Ce n'est pas seulement qu'on a un travail, ça c'est sûr, c'est bien – non, on a aussi les enfants.

Irène : On est obligées. Pas moyen de faire autrement. Les enfants, les enfants. Comment dire ? (*Léger silence*) Quand mon petit pose sa joue contre la mienne qui en a tant vu, c'est comme un affluent qui se jette dans le fleuve de ma vie ; la douceur, sinon, je l'aurais oubliée, je crois, mais non, elle est dans le creux de mon épaule, elle palpite ; la paume du petit contre ma nuque, ce sont des caresses pour la vie à venir, des promesses précieuses, un fil rompu que l'on renoue du bout des doigts, lui et moi.

Mathilde : Ça n'a rien d'une contrainte, c'est une chance stimulante, ça nous tient, c'est comme une colonne vertébrale.

Jeanne : (*Elle ne se lève pas*) Après la plante des pieds on a droit à la colonne vertébrale ! Bientôt on va nous faire prendre les vessies pour des lanternes !

Marie Paule : Et toi, tu as combien d'enfants ?

Jeanne : Huit ! Quatre gars, quatre filles !

Marie Paule : Et tu leur dis quoi ?

Jeanne : Quoi sur quoi ?

Marie Paule : Tu leur dis que ton mari... euh...

Jeanne : Ils l'ont vu, ils n'ont pas besoin que je le leur dise ! Ils l'ont entendu brailler surtout !

Marie Paule : Tu n'en parles pas avec eux, alors ?

Jeanne : Si, si, tous les jours !

Marie Paule : Comment ça ?

Jeanne : Aux filles je dis : quand tu te marieras, s'il lève la main sur toi, fiche le camp !
Aux gars je dis : Toi, si tu bas ta femme un jour, je te flanque une tarte !

Marie Paule : C'est un peu rude !

Jeanne : Oui, mais je suis sûre que c'est efficace.

Marie Paule : Peut-être, peut-être... je ne sais pas...

Jeanne : Moi, je sais ; ça suffit bien !

Angélique : Ensemble on a décidé d'embellir la vie.

Bérénice : En fait, on a ouvert une boutique de fleurs.

Angélique : Chaque jour, au milieu des vases colorés, je marche comme à vingt ans. Entre les plantes, je pose mes pieds légers, ils donnent un rythme régulier, souple, doux, malin, souriant. J'apprends alors qu'il n'existe rien d'autre que de vivre au présent.

Bérénice : À chaque bouquet je cueille le jour. Après les violences, les violettes. L'avenir, c'est tout ce temps encore à faire passer les tiges entre mes mains pour les tendre aux clients par-dessus le comptoir où j'ai composé avec eux des petits monuments de couleur qui dureront ce que durent les jours. On fête avec eux les naissances, les mariages, les amours, les anniversaires et les morts, on fête toute la vie, tu vois !

Angélique : Les enfants parfois nous rejoignent. Ils veulent nous aider ; l'avenir, pour moi, c'est traverser un arc en ciel où les enfants nous font cortège.

Bérénice : C'est drôle, les enfants s'interrogent sur les noms des fleurs : les impatientes leur parlent, les orchidées les fascinent ; ils s'étonnent que les noms se terminent souvent par un « a » (*Elle imite leurs voix*) : « Si le « a » c'est la première lettre de l'alphabet, pourquoi qu'elle est souvent à la fin dans les fleurs ? Lilaaa, Mimosaaa, Pétuniaaaa, Gardéniaaaa »... on sourit avec eux. C'est étrange tu vois, on n'a pas grand-chose à dire...

Angélique : C'est si naturel, c'est tellement simple...

Marie Paule : (*secouant la tête comme au sortir d'un rêve. Silence*) Euh... je voudrais qu'on en reste là, c'est mieux comme ça, je crois, on ne pouvait rêver meilleure conclusion. Je ne sais comment vous remercier (*Elle serre la main à chacune d'elles*) Sans vous, je ne sais pas comment j'aurais remplacé... quand je pense qu'elles m'avaient promis de témoigner... enfin n'en parlons plus. Merci d'avoir sauvé la présentation... euh... la représentation. Merci, un grand merci à vous toutes...(Au public) Eh bien voilà, c'était mal parti, et puis...je ne sais pas où on est arrivées, mais on y est arrivées ! Et puis si vous croisez les femmes qui n'ont pas pu venir, racontez leur ce que vous avez vu et entendu!

